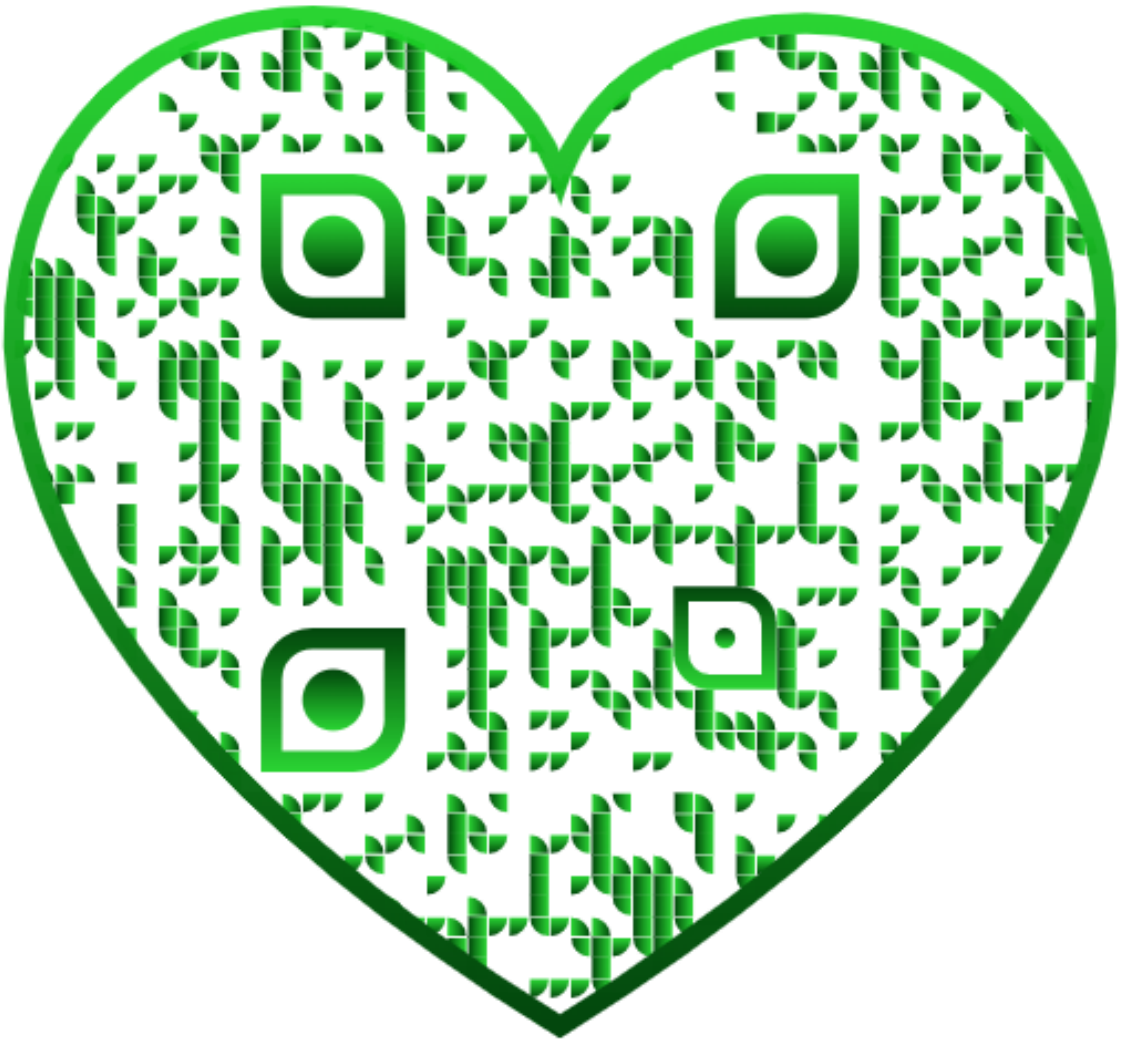
CAROLINE DAWSON

Ce qui est tu

poèmes

triptyque



CE QUI EST TU

La collection Poëmes accueille aussi bien les fragments de prose poétique que les formes versifiées et valorise les voix qui s'inscrivent dans l'entre-deux – espace entre les lignes et les vers, aux interstices des divisions sociales, aux frontières des genres, au croisement des langues et des registres. La collection réunit des poètes de générations et d'appartenances diverses, qui interrogent la matérialité de l'écriture, se souciant des formes poétiques et politiques par lesquelles elles adviennent.

Collection dirigée par Nicholas Dawson
Déjà paru dans la collection Poëmes

Victor Bégin, *Dites ami·e et entrez,* 2021.

Alizée Goulet, *Ennuagée,* 2022.

Marcela Huerta, *Tropico* (traduction de Daphné B.), 2021.

Gabriel Kunst, *Les cœurs de pomme et leur syntaxe,* 2019.

Dominic Marcil et Hector Ruiz, *Taverne nationale,* 2019.

Louise Marois, *La cuisine mortuaire,* 2018.

Louise Marois, *D'une caresse patentée,* 2020.

Louise Marois, *Trêve,* 2022.

Hector Ruiz (dir.), *Délier les lieux,* 2018.

Virginie Savard, *Formes subtiles de la fuite,* 2020.

Virginie Savard, *Les deuils transparents,* 2022.

Tara-Michelle Ziniuk, *Whatever, un iceberg* (traduction de Daphné B.), 2019.

Tara-Michelle Ziniuk, *Reste ou va-t'en* (traduction de Daphné B.), 2019.

Caroline Dawson

Ce qui est tu

triptyque

Direction littéraire : Nicholas Dawson
Révision linguistique : Karianne Trudeau Beaunoyer
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : KX3 Communication
En couverture : Paul Moell par © Caroline Dawson

Groupe Nota bene
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1
info@groupenotabene.com
groupenotabene.com

© Triptyque, 2023
ISBN : 978-2-89801-190-0
Triptyque est une division du Groupe Nota bene.

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) H2X 2V4
Téléphone : 514 499-0072 Télécopieur : 514 499-0851
Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris
France
http://www.librairieduquebec.fr
Téléphone : (33 1) 43 54 49 02 Télécopieur : (33 1) 43 54 39 15

Nous remercions le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour leur soutien financier. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Le Groupe Nota bene (Triptyque) est inscrit au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition et bénéficie du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Canada
Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts
SODEC Québec

À Paul, mon grand amour

I

Les poubelles de l'Histoire

1

bestiole endimanchée c'est pourtant lundi
lulus rubans funambules sur cheveux noirs
bleus vestiges aux coudes aux genoux

je m'invente des cicatrices
mes tibias bruns marellent la terre
la poussière des jeux prend repère sous mes ongles

pas encore appris à soustraire mais je connais le mot patria
        les mots honneur
        oppression
        tyran
ça dégringole morbides
mots usés
ils respirent à peine dans ma bouche
entre les dents du bonheur

envie de pisser
cour d'école caniveau de rêves
chaque matin meurtri
chanter sans bouger l'hymne national
le mot himno

restez en rang gamins
tous les enfants futurs réfugiés
éparpillés stockholm paris saint-pétersbourg
oslo la havane rio
malaga sydney caracas
moi montréal
je regarde le drapeau cérémonieux
hymne lip synch
les dents de lait serrées
le mot drapeau pris dedans

près de mon visage bourdonne une mouche
comme si pinochet n'existait pas
ma main occupée à feindre le mot
patriotisme sur ma poitrine pas de seins
épeler les mots inquiets
la main sur mon cœur la nausée
au nord de l'équateur
        hémisphère chanceux
quand est-ce que ce pays va nous recracher

pas encore appris à soustraire mais je connais le mot dictadura
        les mots écusson
        ordre
        kalachnikov
les mots disparus
        guanaco
        camps
        putsch

mes tibias mes lulus
rubans funambules laissés dans la cour d'école
ne les oublieront pas
les cicatrices non plus

la liberté aussi a les ongles sales
tranchants
partout des bleus et moi une mouche dans une cour d'école
plein la gueule
muselée

bousculade hors de ma bouche des mots cadavres
pas encore appris à les écrire je sais déjà haïr les symboles
tague gomme balloune et corde à sauter dans les cours d'école
où dansent haut perchés des drapeaux
des rangées étroites les enfants de six ans vomissent en chœur
des mots de sang

2

petite enfance suspendue au chili
un cerf-volant intercepté les barbelés
des nouvelles nationales

un coquillage menace de me noyer
j'en ai plein les poches collection de trahisons

une barbie fake j'ai rasé ses cheveux blond cendré je l'ai lancée nue
dans le caniveau de la généalogie familiale

une boulette de viande hachée on sait pas si elle est avariée manges-en donc pour voir
ça goûte la parenté

un chien galeux de puces infesté une patte en moins me traque
il pense que je suis son maître patronne de l'étouffement de nos silences collectifs

une ride de bécyc étriqué volé tel quel pas de siège pas de pédales pas de trottoir
de la terre la bouche pleine de toutes les mères

une vis abandonnée rouillée dans la cour d'école enclose
étuve à jeunesses

ma petite enfance au chili
clou à tête perdue oxydé personne ne le ramasse jamais
comme nos lendemains ahans

3

quand on pense à réfugiée on imagine des haillons de boat people, otages de filets troués dans la dèche jusqu'au front, de la suie sur les joues creuses, l'air mendiant en noir et blanc, l'œil hagard.

plus facile d'être solidaire
quand on flaire les crève-la-faim
la pitié béante charité miséricorde

nous on s'était douchés le matin, brossé les dents, délié les tignasses, coupé les ongles d'orteils. cafards déguisés, mis en lumière pour rencontrer notre nouveau pays. voyager en avion depuis une ville portuaire. petit train du nord des réfugiés en classe économique. on a même pu choisir le menu, chicken or pasta, sir mam', chicken or pasta ? chicken please avec un ginger ale no ice thank you thank you. les choix importants des sauve-qui-peut quand il n'y a plus de plancher où poser ses pieds, plus de chez-soi que navré, plus de raccourcis, un demain en deuil.

débarqués à dorval polis exhibés
propres comme un sou neuf
nos yeux gesticulent nos déroutes
cernés de toutes parts demandeurs d'asile
à genoux

grêler nos misères
le cœur dépecé des miettes au chili
à des polices impassibles d'aéroport
y'ont dit oui les estis
décembre en été thank you thank you
j'avais sept ans je ne savais pas
dire merci

dehors
une greffe du destin
le sort jeté à terre
une valise ouverte
déborde
de tout ce que j'ai
oublié

4

apprendre à reconnaître les ondulations du racisme en même temps qu'à ouvrir un berlingot de lait dans mon école de pauvres : les faces blanches sur le côté de la pinte sont des enfants disparus.

des vies mirages
aux prénoms aveugles

je voudrais y gribouiller les lisières
mon pays abandonné
les contours mon cousin perdu
les frontières mon papi souffrant
mi abuelita sa tasse de thé au plancher
y gribouiller un peu de moi
d'avant la cavale

je ne sais déjà plus
à quoi ressemblent les vagues mon cousin
les fuites mon papi jour de pluie
la folie abuelita en prière
les fugues mon pays ailleurs
qu'ici soubresauts mon école de pauvres
le lait ne passe plus

je ne sais pas ouvrir mon berlingot ça coule tout le temps
partout des larmes de lait sur les visages des disparus
des larmes blanches sur ma peau
d'immigrante à deux faces

mon corps n'a plus le temps d'y penser, à mon école de pauvres la cloche a sonné mon mal de ventre parce que je ne sais pas bien lacer mes souliers. on ne les attache pas pareil en français.

comme les autres enfants je chenille en rang
en intermittence la grammaire le lait les maths
secousses et hoquets
oscillations perdues
mes souvenirs sursautent

je trébuche
une flaque sur le plancher noir
sable mouvant goutte de lait dans l'océan

5

qu'est-ce qu'il fait ton père ?
je choisis une de ses trois jobines pour raconter qui nous sommes
il travaille à la fábrica
une usine qui se conjugue
en espagnol
en philippin
en irakien
en turque
en créole
pis des fois en québécois
la shop
le boss
puncher
je veux un criss de break
de c'te job-là

en québécois qui avale les heures
les dos les cous
les nuits à coups bas de doubles shifts

toutes ces langues mais en vrai on dit rien
les mains usées les traits tirés font la file
les pieds désolés 5 h 45 du matin
les épaules amères l'arrêt de bus
enjamber le mépris
chabanel

les mains usées les traits s'étirent
les yeux pris à la gorge
s'abaissent pour ne pas raconter les heures
nectar gaspillé
érosion des lits
jours fins de mois
épuisent les saisons les vies
toutes ces vies
feux de paille

c'est là qu'il travaille
bourdon aphasique dans la langue
muette
des usines

bombyle anonyme c'est là qu'il travaille
dans les ourlets
la langue muette
des fábricas

c'est là qu'il travaille mon père
sa langue muette
quarts de soupir
fabriques de silences

6

huit ans à la fenêtre. regarder ma mère attendre l'autobus, ses mains se fossiliser dans les poches pleines de trous. manteau de printemps en hiver. j'essaie de mettre mes mains dans mes poches ; j'en ai pas dans mon pyjama.

fêlures
gueules ouvertes sur ses doigts
les craques du plancher sur ses paumes ne supportent pas les gants

produits chimiques des doigts aux poumons
elle respire des toilettes à récurer
courbatures en latrines
mains javel

on est pas censé faire ça du petit matin jusqu'à noël
à longueur de vie d'immigrante
pas censé faire ça disent ses mains
à travers la bouche de leurs fêlures
de leurs craques polies leur absence de gants
dans les poches des pincements au cœur

le lendemain je l'accompagne, trois automnes et cinq hivers à l'arrêt d'autobus. ça dure huit ans l'attente. mes mains sont fermées, un poing dans mes mitaines rose enfance
achetées à la pharmacie avec la crème à mains qui répare rien. ma mère, ses mains javel se tortillent, se fendillent, ses mains que personne n'entend.

ses mains javel se replient, se fracassent, ses mains crient l'attente en se signant de la croix. ses mains qui montent dans l'autobus disparaissent à mon regard craqué, fêlé, fracassé, mon regard replié. mon cœur javellisé, à fleur de peau, mon cœur qui répare rien.

à l'arrêt de la 34
mon cœur de huit ans

7

coin morgan et rue la fontaine, mon autre école de pauvres. radio-canada s'y est rendue, fourrager l'écosystème qui tenait sur une patte cassée.

on les a pas vus venir. sont arrivés par la gauche avant notre retour à pas de loup du dépanneur bécotte. bulletin paroissial dans la voix, élocution miel de bleuets, rideau de soie. des micros aux oreilles, cravate nouée autour du cou, un projet : nous sauver, nous les comètes, avant qu'on se dérobe, avant qu'on s'essaime. insaisissables, demain déjà ados imperméables.

salut belle jeunesse dépareillée, 275-allô t'a choisie pour parler à la radio. c'est ton jour de chance, tout le québec va t'entendre.

ils nous ont dit tu, on avait pourtant jamais élevé les cochons ensemble. parce que sinon ils auraient su ; personne dans nos familles connaissait ça 275-âllo.

ils nous ont dit tu peux poser les questions que tu veux. sauf qu'on a vu l'enthousiasme se pendre quand on leur a parlé dans notre langue de fond de ruelles. cigarettes de mohawks, filles lumière de la sainte-cath, poing américain du pawn shop cash only du coin de la rue, opales dans les yeux des junkies, grands frères estafilades sur la joue.

les questions que tu veux, mais pas celles-là pas comme ça. les questions que tu veux, sauf qu'on a dû mille fois les réécrire pour qu'elles rentrent dans le micro. à la fin ce n'était plus nos questions malpolies, que des ratures de nos vies évanouies.

faque on a pris la pose, effacé les embarras, inventé des qui tuent pas, sur le saint-laurent.

le fleuve
mer morte d'hochelaga
pour de quéssé qu'on pouvait pas se baigner d'dans ?

bonne question qu'ils nous ont dit. on était fiers. ça arrivait pas si souvent chez les comètes en laisse.

jour d'enregistrement, robe impeccable sur mes genoux écorniflés, mon ami haïtien nœud papillon, nos épaules ne tremblent presque plus. un monsieur déguisé en travailleur de la culture vient nous chercher. nous, préparés pour les laudes et les complies, lui t-shirt noir troué, vous êtes ben chics qu'il nous balance. c'est parce que nos parents vont nous écouter à la radio monsieur.

on parlait de ce dont il voulait qu'on parle, en ploguant le vocabulaire appris en classe, coutellerie des grandes occasions.
les mots créoles dissimulés sous la nappe gants blancs
qui ne laissent pas fuir les sacres.

lui posait les questions qu'il voulait sur la table, personne réécrivait ses bombes.
comment ça va à l'école boum
qu'est-ce qu'ils font tes parents dans la vie boum
qu'est-ce que tu veux faire plus tard boum.

on s'était pratiqués à bien articuler, à pas dire si j'aurais, à nous écarter de nous-mêmes.
pas à creuser la ligne brisée de nos blessures
pas à compiler les cicatrices de nos abris
pas à farfouiller les tanières de nos silences
pas à s'inventer des rêves de premier ministre, de boss de compagnie

de quand on veut on peut.
on l'avait pas vu venir avec ses questions à mille tristesses, les seules qu'on ne se posait jamais.

on pouvait pas lui dire
on va mettre l'épaule à la troisième roue de fortune jusqu'à ce que sisyphe s'écœure, pitche son pavé rocher percé à bout de bras ballants parce que ça tourne pas rond depuis deux vies qui crient.

faque on disait
la foudre ravalée
réponses mines basses de coquerelles
je sais pas je sais pas je suis pas au courant
les comètes se taisent dans un volcan.

au studio on a serré des mains bien intentionnées, souri de nos dents fluorées par un autre programme gouvernemental. mais on a pas parlé de nous, juste du saint-laurent, fleuve ruisseau d'ennui qu'on avait jamais vu en vrai, même si c'était notre voisin.

on a pas parlé de nous, mais de la pollution causée par les usines
où nos parents travaillaient.

de leurs yeux bleus d'avenir ils nous remerciaient de ne pas avoir brusqué notre jour de chance, gâché tout le québec à l'écoute. jusqu'à ce que l'animateur miel de bleuets demande au nœud papillon de nuit de mon ami, comète fulminante, c'est quoi ton animal préféré.
et qu'il réponde
détonateur
le steak haché.

8

mon enfance dans le ventre d'hochelaga
courtepointe trouée des identités inquiètes
de mon passé
absent
comme la mémoire cascatelle qui tient avec de la broche
une étoffe rapiécée

habiter les ruines de nos faillites
des drosophiles par millions
même en hiver
les bananes en spécial dans la circulaire du steinberg
une enfance à coupons

croteau habille mais ne réchauffe pas janvier
jouer dehors c'est au creux du jour attendre l'autobus
cascades noires de monde
sloche grise d'accotement d'autoroute
bonhomme de neige heurté fait en vitesse entre les deux shifts de ma mère

bonhomme de neige cul par-dessus tête
paré des artefacts de bordure de la sainte-catherine
aux confins des vies écaillées
un lighter pour nez. une cuiller pliée pour bouche. si j'étais chanceuse des capsules de 50 pour yeux. sinon des vieilles botches des bâtons rompus pour bras

bonhomme de bouts de rien
même pas de courtepointe trouée pour foulard
rognure hochelaga l'enfance
un bonhomme de neige
décapité

9

chaque printemps hydro coupait sa solidarité
c'est pas grave, me disait providence, quand ta seule fenêtre est soupirail on respire mieux les lumières éteintes.

mains froides en plein été
destin pâle en famine
névroses par centaines de sa mère
bien en vue sur le comptoir

son père s'était poussé, séduit par un quartier de lune, novembre.
grands boulevards de béton
le désespoir en bandoulière
en lui, éclats de verre.

providence vivait juste avec sa mère, les cris du voisin, ruban cassette qui sautait. des poux, animaux de compagnie.

moisson montréal comme garde-manger, quand j'allais chez elle on dînait aux collations.
des armoires, débris pleins d'amertume. providence disait pas besoin d'assiette, de cuiller, de serviette, pour manger des peanuts.

premier jour de juin vitreux, son père retontit en joggings en bedaine, l'iris joyeux, sans avertir. un pick-up sur notre marelle. venez-vous-en les guidounes j'vous amène au restaurant.

direct dans la boîte de la camionnette, nous les guidounes de dix ans. pas de ceinture, pas de siège, pas de coussin, seulement un pogne-toi ben sul' rebord pis ferme la bouche tu vas avaler les mouches.

le vent
dans tes cheveux blonds providence
dans mes cheveux noirs immigrante
dans nos cheveux le vent
ne faisait pas de différence entre une réfugiée
et sa providence aux mains froides

dissipés nos rires
indociles
nos rires volaient du temps
comme des mannes
je ne savais pas encore que ça s'appelait
des éphémères

arrivés au vieux duluth, du gazon dans l'entrée, charpie sous nos pieds, providence a applaudi. papa check la tourbe ! ça en prenait pas gros pour nous impressionner. un carré de mauvaises herbes qui agace nos pieds nus.

messe basse timide pour entrer au restaurant.
les guidounes de dix ans, pas peignées pas de souliers pas de bas. des ongles d'orteils timides, la bouche sèche estomaquée. son père en joggings en bedaine, un coup d'œil suffit. blackboulés indésirables, théorie de la vitre brisée.

son père a marmotté j'ai mon esti de voyage. le camouflet sur le mur a aussi laissé une marque.

au vieux duluth ils ont dit on va appeler les bœufs. c'est pas vrai ils ont dit on va appeler les cochons. c'est pas vrai ils ont dit on va appeler la police. nous on a compris les bœufs les cochons la police plein de pisse ça fait qu'on est partis bredouilles. c'est pas vrai on est partis en morceaux.
rancunier, le ventre se lamente.

son père a éructé j'ai merdé les guédailles. ben non, j'ai ébaudi ma providence. ben non c'était pas pour nous, ça manquait de garnotte.

on a ri de bon cœur brisé. des miettes de pas de souper pleuvaient sur notre marelle en jachère. 1-2-3 soleil en pleine éclipse, un été famélique aux mains gelées.

1er juin, c'est la dernière fois que providence guédaille de dix ans a vu son père derrière un festin imaginé. pour l'éternité, un brouillard de mannes.

de retour à la maison, lumières allumées, ma maison insulaire dans le désert d'hochelaga. ma mère priait à voix haute, ses mains brunes d'immigrante me demandent ce que j'ai fait de ma journée. rien c'était plate ; elle avait fait du pain. il est encore chaud si t'en veux, demande à papa de te le couper. mais pourquoi tu te grattes la tête ?

amulettes de providence dans mes cheveux noirs
des poux des éphémères
des retailles de ma journée

10

la mort étalée au parc
une junkie endormie
un bourdon l'a piquée
aux côtés de la glissoire je trébuche

la seringue restée sur son bras
comme un virevent perdu dans ma main
toboggan solitaire tournant sur lui-même

des yeux couleur livide fixent le silence de notre rencontre,
passerelles boueuses parmi les modules en latence

des yeux désaffectés, déserts de survie, le vert éteint, clairs
d'une tristesse qui passe à travers mes bottes de pluie

des yeux, beauté malachite à perte de vue, lac gelé de solitude

demain l'école
ses yeux de camerises m'ont glacé le sang
la veille de ma rentrée, cinquième année
séisme d'une existence, hoquet dans ma semaine
pouls de mes jours

11

je gagne toutes les games de devine à qui je pense. obsédée par les absences, je me rappelle les belles-de-nuit, me demande où reposent les anciennes vedettes locales. les annuelles, les égarées, les négligées, les ignorées will not be forgotten.

lili fatale, paul ahmarani, joe bocan.
patrick bourgeois, josée chouinard, le petit gars des intrépides.
martine st-clair, les parfaits salauds.
élizabeth blouin-brathwaite.
toute la gang de la vie la vie, de 4 et demi..., de chop suey.
sauf marie-soleil – elle on sait c'est triste.
madame pepperpote, geneviève de bibi et geneviève
et bibi.

où est-ce qu'on les abandonne, où vont-elles mourir
où est-ce qu'on se déleste d'une marionnette

j'avais dix ans sans voix, mais dans mes mains le carton des bas nylon de ma mère, ceux qu'elle gardait pour la messe, une carte postale à bibi.
d'un côté je lui demandais de m'amener sur sa planète, de travers un dessin de lui, un extraterrestre épinglé sur du muguet, j'en étais absente.

immémorée
disparue
transformée en invisible
de mon propre dessin

impatiente
cherche-midi
j'ai scruté chaque émission
il ne l'a jamais lue
rien pas un mot
moi qui floricole m'espérais
j'étais couvre-sol
même bibi
ne m'a pas répondu

cuticule de mygale
die in hell bibi
pluie de feu
toi non plus goujat
tu n'existes pas

12

en file les enfants. une autre initiative pour les ti-culs du quartier.
succursale hochelaga-maisonneuve, dans ce temps-là on appelait ça la caisse pop, astheure on dit desjardins.

on va vous ouvrir un compte de banque nous dit la femme, talons plus hauts que nos espérances. on va vous apprendre à épargner les rêves qui ont passé la nuit sur la corde à linge.

on la croit la femme aux talons hauts, rouge à lèvres couleur correction de dictée, teinture, permanente comme ma mère quand elle va à l'église. robe à épaulettes recueillie devant la vierge, ensemble elles pleurent la lune, agonisantes jusqu'au matin.

en file les enfants, la femme aux talons hauts rouge à lèvres permanente nous dit on va vous apprendre à épargner à tâtons, à coups de dix cennes. bâtir un empire de gommes balloune, de casse-gueules, de caries.

un compte de banque. de l'économie de bouts de chandelle comme programme éducatif
pour pas qu'on devienne des b.s.

en file nous restons, accotés sur la muraille entre un graffiti de pénis, un acab nerveux, un tag qui dit gaetan et voyou was here. au-dessus d'une flaque de pisse, face à la ruelle verte de jalousie.

l'émerveillement sur le carreau ronfle à côté des botches
cul-de-sac insomniaque
horizons bouchés.

13

j'ai vieilli tous les dimanches
interminable cortège de chansons
à la messe en espagnol
prières
du prêtre à l'aube ample
lamentations des femmes à veston
sur leurs robes froufrous et silences
des hommes interlopes à chapeau
les larmes retenues coulent quand même
de toutes les immigrantes aux auréoles salines
liturgie
c'est ici que je grandis

pleurs de nouveau-nés
orchestre intermède
baptisés avant de naître
ils s'appellent jesús
elles s'appellent maría
ils s'appellent josé
une dévotion étalée sur des générations
mille ans plus tard bénédiction soulagement
au retour dans l'auto on ne dit rien

je pensais que tout le monde avait ça
banjos et maracas pour recueillement
un lieu qui ne se lasse jamais de tambouriner
trompettes pour qu'on se tienne les mains

je pensais que leur messe sonnait à 22 heures
bulletin de nouvelles
les yeux à l'actualité
à ce qui rassemble
ce qui déchire offense
tue
je pensais bulletin de nouvelles je me trompais
on ne se signe pas de la croix
pour ce qui nous arrive ailleurs

quand j'ai su
la poule aux œufs d'or
messe québécoise défroquée
j'ai respiré un soulagement : ici aussi
on se greyait pour accueillir le hasard père
le hasard fils
la poule vierge
l'œuf saint-esprit

jésus marie joseph la famille en communion
s'époumone
à en briser des ménages l'œuf la poule
la poule l'œuf
la foi s'étouffe
comme si elle savait
la fatalité

des inconnus lancent leurs louanges au divin
la poule l'œuf
l'œuf la poule random sans raison
au feeling
ça marche un coup sur deux

en chœur les spectateurs
oracles de pauvres qui brandissent la poule
l'œuf
jouent à la courte paille du destin
avec le gars des vues
le hasard père le hasard fils
le même qui dirige le band
à mon église de latinos tambours et trompettes
en direct

y'a rien de trop beau pour le monde pas de fenêtres
qui se prennent l'autobus plein la gueule les jours de verglas
vers l'immense
mystère qu'ils célèbrent
triangle des bermudes
théâtre de fourmis
derrière le cliquetis on pleure la poule
pleure l'œuf
pleure la virgen de guadalupe
c'est ici que je grandis
sans rien exiger
en retour
les dimanches je vieillis en communion

II

Des drosophiles par millions

14

habiter centre-sud. collés sur la bibliothèque. mes voisins disent limite plateau, sauf qu'un rideau éteint le paysage et allume l'enseigne du sexe mania mania mania mania mania. à un jet de pierre du parc la fontaine, sauf que panet trahit les illusions. la proximité éclate passé sherbrooke, la côte est essoufflante pour ceux qui fument l'argent de la semaine prochaine
avec dans le ventre uniquement un café, instant, l'ulcère de haine qu'ils traînent prématurément.

quand centre-sud t'habite, un jet de pierre est un fossé. une béatitude.

nous, on ne demeure pas. on dort dans centre-sud. avec mon fils, on part jouer dans ses lisières. on se rend au parc la fontaine en catimini, en trottinette.

comme s'il y avait une clairière entre les hlm, mon garçon court après les canards sans se soucier des chambres louées à la semaine payées comptant.

comme s'il y avait une éclaircie dans les cahotements, mon garçon dessine des fenêtres à chaque coin de rue sans voir les pensionnaires de notre-dame fumant l'espoir en jaquette d'hôpital.

comme si les gyrophares ne rythmaient pas notre promenade sur le chemin du retour,
en descendant la côte panet mon garçon fait des croche-pieds au destin, clopin-clopant notre printemps.

un homme en décombres nous approche le regard emprisonné dans l'enfance. pantalon cargo, une main dans une des poches débordant de rien, il tend l'autre vaste vide. étouffé par le béton, dit d'un seul gémissement : auriez-vous un peu de change spare some change please.

agacée je pense l'étendue de ma couleur de peau, même les mendiants me parlent anglais. je fouille dans ma sacoche de mère prévoyante qui s'en va faire un voyage de cinq minutes aux limites de sa classe sociale. je tasse le fatras des petites autos des ficellos à sept piasses le paquet une collection de cailloux de bord de trottoir des vieux suçons des faux tattoos des lingettes humides des plasters béqué bobo, aussi bien dire du papier bulle et de la ouate. trouve un deux piasses triste. ça va faire la job.

je lève les yeux pour donner le change au mendiant bilingue
et reconnais reconnais reconnais
l'enfant
en lui
est là devant moi et je suis
chez moi

— françois ?
— ouais ?
— c'est moi ! caroline ! caroline, caroline dawson !
il me scrute le visage, les yeux en absence
ça fait longtemps qu'ils ont fugué

françois, amour d'enfance, soleil de juillet. son pas vrai père faisait du temps, volé comme tout le reste en lui. sa mère avait crissé son camp deux jours plus tôt. il avait douze ans, deux petits frères, un gros chagrin au cœur de l'été.

sa vie commençait en combat de chiens sales
la mienne tenait
au camp de jour sa main
un bec de balançoire
égaré sur douze ans

l'homme en décombres me regarde. l'absence cherche la trace d'une enfance au rabais. un plexiglas entre nous, j'ai une veste pare-balles, il a l'âge ingrat qui dure toute la vie. un plexiglas entre nous, grand comme toute la côte panet, au sommet de laquelle je me tiens.

l'homme en décombres me regarde, il doit lever la tête pour me voir. vitres cassées dans ses yeux. l'absence ne reconnaît pas mon enfance au rabais.

mon amour
bec de balançoire
ne se souvient pas
de moi

mon garçon regarde à travers son ficello, j'ai les doigts qui pleurent, un tremblement de terre dans les jambes. la main qui cherche à se souvenir tend à françois le deux piasses triste. l'autre tient trop fort celle de mon tout-petit.

je lui donne la monnaie. elle ne réussit pas à fendre l'indécence de notre rencontre, le mépris du destin.

la peine dans ma main
un grillon mort
dans ses yeux muets
la tectonique des plaques
l'éloignement

— merci beaucoup thank you
— salut françois prends soin de toi

adieu macabre
la voix déchirée
un bye madame
comme une injure

demeurer centre-sud
limite plateau disent mes voisins
s'inclinent les fumisteries
quand chaque pas en mauvais souliers
arrachent françois au ciment
son souffle rauque ne se rapièce pas

à un jet de pierre le canular rougit
lorsque cahin-caha la côte
il évite les seringues qui pointent l'instant
où il était bien
où il était mal
il s'abaisse
ramasse son petit change éparpillé
des broutilles de centre-sud

il est parti tout rabougri
mon amour d'enfance
soleil de juillet bec de balançoire
dorsales océaniques entre nous

fatum fatum je ne sais pas conjurer la douleur
le ficello n'est plus
la main dans la mienne s'impatiente
notre collision fut peut-être courte
le relief n'est plus le même
combien de temps ça dure
un chagrin d'été

15

mère soucieuse à la section jeunesse de la bibliothèque municipale, pour que mon fils petit gars de la ville entende les ruisseaux dans les contes et légendes en atikamekw. la conteuse arrive immense présence et le petit me demande le regard déluge d'espoir : maman c'est-tu une vraie – chuchotements – une vraie de vraie madame autochtone ? oui regarde. le petit observe. basanée elle a ma peau, une plume esseulée sur la tête, des chutes dans le novembre de ses yeux noirs couleur navrement et rires en même temps.

comme toujours dans les traversées des bibliothèques municipales un monsieur, entre abîme et distance, debout, seul comme la plume sur la tête de la madame autochtone. un monsieur louche, pas d'enfants avec lui dans la section jeunesse pour entendre les ruisseaux dans les contes et légendes en atikamekw. un monsieur passé date, pas toute là, insomniaque du matin, mouchoir dans la main droite, une part de lui effondrée, l'autre vestige. un vieux monsieur saoul abandonné, qui tient pourtant la route rampante d'une seule main gauche.

une nebka dans le silence et les toussotements, sa présence qui tremble incongrue émeut. c'est ça un lieu public que je me disais, c'est aussi une blessure. c'est ce que je me disais du haut de ma maison de la culture : un lieu public c'est aussi une cicatrice qui sèche. c'est grandiose de rencontres courbées, miroir en fuite. c'est ce que je me disais du haut de ma politique d'accueil, du haut de mon universalité.

à la fin des ruisseaux des contes et légendes en atikamekw, des histoires du début du monde, d'invention de la lune, à la fin des cavernes voilées et des libellules arc-en-ciel, des rivières de tambours qui annoncent la mort, à la fin des chants éraillés des ancêtres au bout de leur sagesse, le monsieur a lâché ses détritus, a levé sa main qui titube. le monsieur a demandé à la madame atikamekw :

connaissez-vous
madame autochtone
connaissez-vous
kashtin

une nebka dans la neige
sa question a rebondi
sur nos silences
calamiteux
il a répété
plus fort inopportun
rauquement brisé
connaissez-vous kashtin

la madame atikamekw de cinq cent mille ans abattus, la plume dans ses cheveux noirs, la main
de la même couleur que la mienne l'a regardé longtemps, longtemps comme un vol d'outardes quand tombent les pylônes en pleine crise du verglas. un bruit sourd, un fleuve de vents.

je me suis reconnue, dans sa main, dans ses cheveux, dans sa réponse lassitude, sa politesse d'ennui.

monsieur
c'est parce que
kashtin
sont montagnais

essoufflé le sourire
désespérée la patience
aux yeux noirs
le monsieur la madame

par en dedans
coulent les larmes

16

à pas devant je vais chercher mon fils
en français
à l'école primaire sur le plateau

à pas de deux je parle aux profs en français, au prof d'anglais en français, en français à la directrice, aux autres parents surtout, en français ni vu ni connu.

à pas feutrés par la chatière
je passe à côté de ma langue maternelle
accessoire
rappel de ma peau

à pas de souris je m'enfarge dans les casse-tête de l'éducatrice en espagnol. lui demande como se siente. à la moppe des concierges están cansados. au gars qui lave les jouets como está la família. sí sí todo bien, comme si on venait du même pays, y tú como estás corazón.

à pas perdus je reviens
par la périphérie
à la langue de ma mère
ses larmes goûtent la poussière qu'on nettoie
du revers de la main
mots que mon fils ne comprend pas

17

héritier scandinave
élevé dans les hauteurs
son père lui transmet une histoire
moi des silences

je lui lègue des ellipses
criquets
bruissements d'ailes blessées

18

on lui demande d'où viens-tu
mon papillon sud-américain
répond torse bombé
je viens de stockholm

confusion on ne veut pas connaître
son lieu de naissance sa langue sa culture
son père suédois
les gens qu'il aime
les forêts qui l'habitent et les mots
qu'il fait siens

chrysalide dorée ne se doute pas
en pointant sa mélanine
enfant
ils demandent
c'est quoi ta race

il ne sait pas que ça commence par un tu parles-tu français. mais tu le parlais déjà ? mais tu l'as appris où ? mais t'avais quel âge ? mais t'as pas d'accent. mais ton nom de famille.

une puce à l'oreille
le peigne fin dans l'arbre généalogique
forêt mixte ratissée étroit

scruter les lentes, leurs traces sur mes racines, symptômes de mon affection. les intonations bâtardes, le débit qui s'obstine, les articulations douloureuses, le mot qui trahit.

me vois-tu mon cœur de pomme
désherber
le territoire en moi

III

Traits d'union

québec ce n'est pas l'hiver
ni le fleuve
mais l'asphalte à pleins poumons
un biberon en point de départ
le mcdo au métro longueuil comme guide alimentaire
du smog à perte de vue
une canne de pepsi vide du passé
tva pour confident
le jour des vidanges pour amant
pis en espoir d'arrivée
un chsld

dans mes poches l'enfance
en chien de fusil
je me promène sur la voie ferrée oubliée de la sainte-cath
une touriste dans mon pays rouillé
j'ai mis dans mon porte-clés notre peine collective
une autre occasion perdue
petit poisson des chenaux
dans le caniveau de ceux qui pissent assis

dos à dos se croiser
le soir
des maringouins à la place des lucioles
les étoiles dans les yeux
piétinées

québec
sommes-nous du même pays
rampant
on revêt la douleur
les silences les non-dits
la honte fait son deuil de ce que nous n'avons pas été
ensemble
nous échouons à exister

murmure des balcons entrouverts
l'heure où le soleil déprime
nous patinons sur des charognes de grands boulevards

je tiens la main
d'un fantôme de moi
mouche noire gorgée de sang
à l'avenir
écourtiché

de guerre lasse
nous passons notre chemin
nous nous taisons
la vie
se désocle

la ville entière est tristesse aujourd'hui. les camions de vidange crient leur désarroi au passage pendant que nous taisons les abandons. toutes les raisons qu'on aurait de ne plus rien promettre.

nous respirons les déchets
l'oubli
laine de verre qui suffoque
barbeaux sous la tourbe
ça sent
les poubelles de l'histoire pleines à craquer

le jour se creuse
en lacunes perpétuelles
nous ne débordons pas
nous ne débordons jamais

par la lunette du cosmos
les dunes cratères du soleil
soudain l'hiver

où sont les collines de rires
le chant rauque des lilas
le chuchotement des feuilles à colorier

toute la nuit je m'évanouis
dans la fuite de son regard
il tombe
je tente d'attraper chacune de ses respirations
nymphes fanées dans l'espace
faites qu'il tienne bon la pression

des rayons de lune veillent
sur mon coquelicot

reste avec moi

j’attends partout
que le passé me pleure dessus

les termites érodent encore l’avenir
avant de danser
leur disparition

même abattue
j'ai la mémoire qui rampe
elle perce-oreille
les tempes de mes doigts
endoloris
des fautes de frappe de mon enfance

hier m'arrive toujours

tombent des étoiles filantes
durant tes courses d'escargots
dans tes mains lisses comme des narvals à chapeau haut de forme
tendues pour recueillir les fourmis-lions
bleu outremer
tu me regardes yeux minuit
de ton tapis volant pokémon en orbite
tandis que je demeure

je n'en finis plus de demeurer
centipèdes plein les bras
je les berce
comme une baleine couchée sur la voie ferrée
à revenir sens dessus dessous
aux miettes
de mon enfance d'entonnoir

je n'en finis plus de demeurer
une coquille pleine de résidus

sur ma table de chevet traîne un verre à martini avec du jell-o vert, un ballon de cristal pour mes cennes noires. je traîne des punaises arlequin plein les taies d'oreillers. je vis sous des pampilles en plastique et observe l'erlenmeyer où s'entretuent mes larmes anciennes.

je suis une blatte

une blatte qui prend le temps de se déguiser
en demoiselle
du maquillage
coulent mes douleurs

je ne danse plus sur les caisses de son du saphir ni même dans ses toilettes. je ne danse plus sur mes désirs. ils traînaient dans le fond des verres, dans le fond des yeux du serveur du yer'mad. je ne danse plus au son des lacrymos renvoyés sur les flics, même si ça servait à rien d'autre qu'à se tenir debout. je ne danse plus que sur les volcans du comptoir de ma cuisine délaissée, temple de pyrales. je ne danse plus que sur le requiem de mozart quand j'en peux plus de baby shark.

je porte
des enfants

je porte un casque en dormant, un casque à vélo. dans mon panier juste des framboises bio, le casseau à mille piasses. plus chères que la pinte du yer'mad que l'entrée au saphir, plus chères que le drum pis le papier à rouler, plus chères que mon masque à gaz, plus chères que mes désirs oubliés dans le fond du verre bouteille dans les poches du barman qui sourit triste.

des framboises plus chères
que mes graffiti papillons de nuit
parce qu'elles ne sont pas pour moi
mère pédoncule

elles sont pour demain
petit matin silence
pour lui cœur d'artichaut
musique à mes oreilles
prince entomologiste
atlantique en marche

j'étire les acariens du matin
le petit exige un déjeuner

je lève ma carcasse
tente d'habiter
mon corps
le monde
ma migraine
aveugle
de ces jours nécrophages

crêpes de solitude
alors des rires

le bleu des fraises
un ambre collant sur les doigts
sur les oreillers de la crème fouettée
éclipse
les plaies de lit de ma tête

pluie de miel en mars
ses souvenirs se superposent aux miens

dans un coin de mes retranchements
il m'attend
au détour d'un biscuit
maman raconte-moi une histoire qui finit bien

son père invente dragons et cyclopes
de pays où il ne pleut jamais
cyborgs agomphes
trolls à massue
des planètes entières
défenestrées par leurs rires

je suis une fée pénurie
en mode réalité nerveuse
il me demande à mon tour une histoire
qui parle de quoi

qui parle de toi
de toi quand t'étais petite
maman libellule

maman libellule est muette

je ne sais pas comment transformer
mon enterrement
en comptines

je lui dis le pays natal
sur le bout de la langue
le passé en travers de la gorge
la confiance gênée
un boulon de souvenir assombri dans l'œsophage
je respire tant bien que mal
je tiens ma honte en laisse

les récits défilent
larvent le présent

j'ouvre grand
et crie en sous-titres

je viraillais dans les couvertes
les je-vous-salue-marie restés suspendus
parce que le temps s'égare
comme des lettres à la poste

je me zigonnais une maturité
bave de crapaud
coléoptère peau de cuir
dents blé d'inde grain dans la tête
sable dans le vagin
mon cœur de l'été bredouille
vermillon tordu
une adulte mal barrée

tu arraches les racines
des pissenlits déterres les clous de jardin
entre tes doigts
collants
caracolent des limaces

tu me sers la soupe aux cailloux
grands verres de pucerons en marinade
un peu de rosée dans une burette graduée

tu chantes petit escargot
une souris verte
sur le dos d'un papillon
ton haleine de sandwich à la moutarde
tes becs popsicle bleu
tu ris fossettes de cornichons

je m'enivre de tes offrandes
de la terre que je n'essuie pas
les restes autour de ma bouche
preuve que tu existes
en amont
des grands vents qui balaient
nos sept ans

je te dirai tout
te dirai comme j'écris
en bégayant
j'écris en trébuchant

quand j'écris je me sens comme dans les cours d'édu au secondaire. on courait dans le bois, pas la forêt, le bois derrière l'école de banlieue, anisotes de l'érable dans les mains. je bégayais en trébuchant, à chaque foulée, chaque phrase, why esti c'est ben noueux, sans ligne droite sans but on court vers l'avant plein d'obstacles pris dans les pieds. j'écris comme ci j'écris comme ça, en faux pas.

mon passé je te le dirai en cross-country
en pattes de mouche en mots-valises
mon enfance en traits d'union

des tiques pleuvent
une menace sur la cime de chaque été
mais je te dirai tout
en revenant
sur les lignes de ma main

je te dirai tout comme j'écris
à rebours
du temps

aujourd'hui je t'ai raconté la réfugiée, les hétérocères affolés. je t'ai dit les fachos, les lacrymos, les guanacos, le venin des scorpions, la torture, les assassins, les disparus.
je t'ai raconté ce qui est tu

les bousiers dirigeants rentraient sous terre. la politique dictatoriale de tout un continent en face de tes sept ans rougissait.

tu m'as offert un regard de l'autre hémisphère, comme si je te parlais de mes premières menstruations douloureuses, d'un kyste aux ovaires chez ma mère, d'une fausse couche dans les tripes de ma grand-mère, de l'hystérie au 19e siècle.

vers à soie mon enfant
tu m'écoutais
à contre-jour

tu as tassé les nuages
en as pris un dans ta main
pour le lancer aux scarabées
tu as visé en plein dans le mille

tu m'as dit : j'ai faim maman. mes larmes têtues ont rebroussé chemin.

on s'est fait rôtir un poulet, tu as mangé la cuisse les ailes en disant pauvre tite poule, pauvre tite poule maman libellule.

j'avalais
mon passé

tu as dompté ce qui s'évanouit
cette part d'hiver en moi
même quand la mémoire bourdonne son chemin
quand les écureuils pleuvent
sur les sentiers de ronces
peuplés

les espaces que tu crées entre les conifères
grouillent d'espérances
comme là où je me tais

ou alors seulement mes larmes
se sont accrochées aux toiles d'araignées
ma main tient la tienne
frémit
à l'intersection des grands boulevards
et des petits firmaments
tu les pointes du bout des yeux
météores d'espoir

ta vue est amplitude
tu ne clignes pas des yeux
quand on te dit sky's the limit
du toit de tes cabanes de couvertes
en confiance tu avoisines tu coudoies tu effleures tu manies

tu t'élèves en regardant phasmes ailés, capricornes musqués, colibris et oiseaux du paradis. chandelles romaines, serpenteaux, feux d'artifice et tapis, volant de toutes leurs utopies. tu quittes le sol et rencontres hélicoptères synchronisés, avions-taxis, aéroscaphes et fusée bérénice.

au-delà des trous noirs
tu ne vois pas les nuages comme des blessures

entre nous une fente une lézarde
à moi la terre et son attraction
à toi les corps célestes

huit mille kilomètres plus tard
trente ans plus loin
tromper la distance entre moi
et moi

sur ce corps horizontal je me penche
il cigale
un balancement nous unit
nous nous posons sur une étoile filante

le printemps
dans la peau
me regarde sans pleurer
nous parlons de ce que nous deviendrons
demain m'habite déjà

Notes et remerciements

Quelques lignes du premier poème de la section « Traits d'union » ont été publiées dans une première version, remaniée depuis, sur le site web de la revue *Saturne* (revuesaturne.com).

Merci à Jacob, Paul et Bérénice, *les miens*. Vous m'observez faire cette curieuse chose qu'est l'écriture sans nécessairement toujours comprendre, mais vous me regardez avec amour et fierté. Cela me propulse, m'incite à écrire plus doux, plus vrai, plus important, plus loin, vers vous, toujours, mes trois amours.

Merci à mon premier lecteur et désormais directeur littéraire, Nicholas, qui m'a non seulement invitée, mais accueillie dans sa maison avec tant d'attentions. Merci d'avoir dirigé ce projet si personnel avec finesse, dévouement et sensibilité. Il n'aurait pu se déployer de cette façon entre des mains inconnues.

Merci à mes parents d'avoir pris en charge nombre de tâches de soin, de transport, d'amour qui m'ont permis d'avoir un horizon pour écrire et réviser le manuscrit.

Merci à Jennifer Bélanger, dont l'amitié me permet aussi de parler de poésie.

Et à mon amie Valérie Blanc qui, malgré tout, en lit.

Merci à l'équipe du Groupe Nota bene de me faire une place dans un catalogue si impressionnant. Merci pour votre travail délicat et impeccable.

Merci aux lecteurices de *Là où je me terre* qui m'ont tant portée, tant couverte d'amour qu'iels ont réussi à me faire croire que j'étais une autrice qui pouvait peut-être faire ça de sa vie, penser et écrire des livres.

Et bien sûr, merci aux soignants et soignantes du Centre universitaire de santé McGill, en particulier à toute l'équipe médicale du Dr Aoude de m'avoir maintenue, contre vents et marées, en vie.

Table

I
Les poubelles de l'Histoire 7

II
Des drosophiles par millions 43

III
Traits d'union 61

Notes et remerciements 87

De la même autrice

Là où je me terre, Éditions du remue-ménage, 2020.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR INC.
À MONTMAGNY (QUÉBEC)
EN JANVIER 2023
POUR LE COMPTE DU GROUPE NOTA BENE

Ce livre a été imprimé sur du papier Enviro 100 % recyclé.

Dépôt légal, 1er trimestre 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

à pas perdus je reviens
par la périphérie
à la langue de ma mère
ses larmes goûtent la poussière qu'on nettoie
du revers de la main
mots que mon fils ne comprend pas

Dans ce livre, Caroline Dawson s'adresse à son fils de sept ans, l'âge qu'elle avait lorsqu'elle a immigré au Québec. Elle lui raconte ici tout ce qu'elle a eu l'instinct de taire : l'exil, le racisme, la honte. Avec une écriture soignée, cherchant à traverser les frontières entre la poésie et le récit, l'écrivaine répare la distance qui sépare la réfugiée timorée de ce garçon téméraire, trilingue et amoureux des bestioles. *Ce qui est tu* bâtit minutieusement de véritables ponts entre les expériences et les générations, de manière à donner en héritage non pas la honte, mais rien de moins que la beauté du monde.

Née au Chili, Caroline Dawson est professeure de sociologie au Cégep Édouard-Montpetit et coorganisatrice du Festival de littérature jeunesse de Montréal. Son célèbre roman *Là où je me terre* (Éditions du remue-ménage, 2020) a été finaliste au Prix des libraires du Québec et au Combat national des livres de Radio-Canada, et lauréat du Prix AIEQ et du Prix littéraire des collégiens.

ISBN 978-2-89801-190-0
9 782898 011900
groupenotabene.com